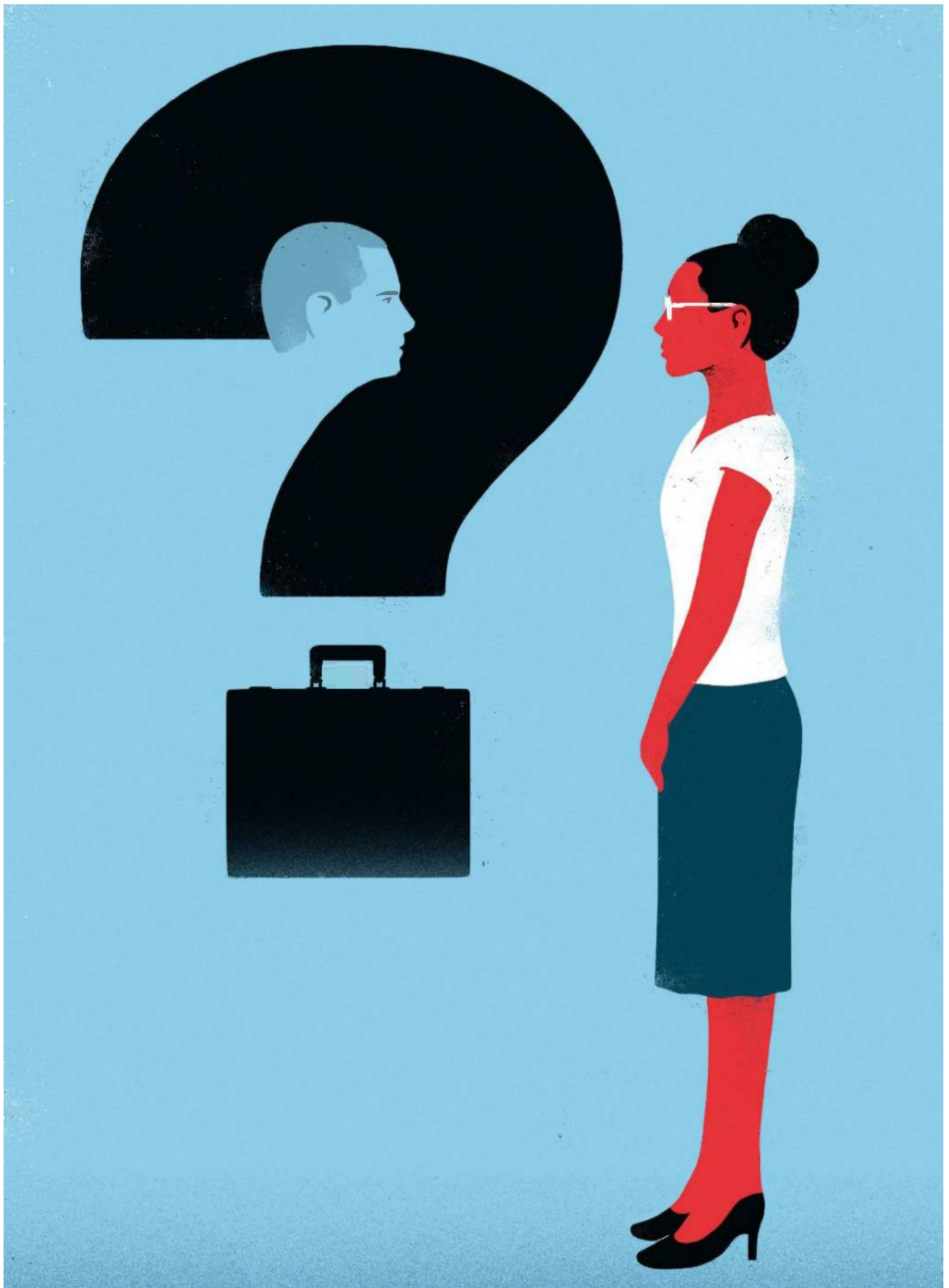




#MeToo a-t-il rendu les hommes paranos?

Blagues misogynes, gestes déplacés... Huit mois après le scandale Weinstein, près de 4 hommes sur 10 affirment avoir changé de comportement au travail, selon notre sondage exclusif. Mais les mouvements #MeToo et #BalanceTonPorc ont aussi engendré un sentiment de lassitude, voire de victimisation chez certains.

Par Benjamin Jérôme, illustrations Sébastien Thibault.

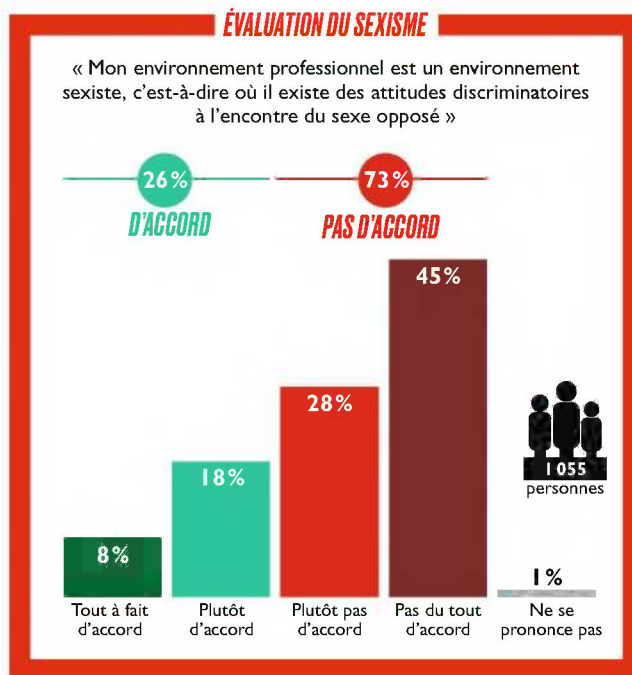


« Je suis peut-être un bisounours mais je suis tombé des nues en découvrant qu'un homme comme Harvey Weinstein existait. A croire que certains ont oublié d'évoluer, lâche Benoît, 40 ans, consultant à Paris et père de famille. Mais maintenant, j'en suis au stade d'après. J'ai compris que je faisais partie de la lie de l'humanité, que c'est nul d'être un mec. On peut passer à autre chose ? » Qu'arrive-t-il aux hommes ? Selon notre enquête exclusive *Le Parisien Week-End/Aujourd'hui en France*-OpinionWay réalisée dans le monde du travail, 90 % d'entre eux trouvent « légitime » l'importance donnée au mouvement #MeToo et aux débats sur les rapports hommes-femmes depuis le début de l'affaire Weinstein, fin 2017, 86 % le trouvent « nécessaire », et 81 % parlent d'un « progrès ». Mais cette unanimité de façade cache des comportements disparates. Au bureau, Eric a continué ses « blagues nazes » devant ses collègues du sexe opposé. « J'en fais même davantage qu'avant, revendique, bravache, ce banquier de 43 ans officiant à Montpellier. Je n'aurai jamais un geste déplacé. C'est juste de l'humour. » Thierry, 45 ans, fonctionnaire dans un ministère, évite de se retrouver seul avec une femme dans une pièce fermée : « Ce n'est pas prohibé, mais je me méfie des interprétations. » Il y a encore ce quinquagénaire, manager, qui s'inquiète de ce que pourrait raconter une subordonnée à laquelle il reprocherait un manque de compétences. Et cet autre qui fait « davantage attention à ce qu'il dit aux femmes », tout en ne sachant plus, justement, ce qu'il a le droit de dire...

Tout a commencé avec Harvey Weinstein. Inconnu du grand public il y a un an, ce nom sent désormais le souffre. En octobre 2017, dans le *New York Times* puis dans le *New Yorker*, plusieurs femmes accusent ce producteur influent de Hollywood de harcèlement sexuel, de viol et d'agressions sexuelles. Dans la foulée, d'autres actrices, dont les Françaises Léa Seydoux ou Emma de Caunes, sortent du silence pour décrire les agissements du nabab américain... Bientôt, des anonymes témoignent sur les réseaux sociaux des violences sexuelles qu'elles ont elles-mêmes

MÉTHODOLOGIE DU SONDAGE

Echantillon de 1 055 personnes représentatif de la population française active occupée et âgée de 18 ans et plus, constitué selon la méthode des quotas, au regard des critères de sexe, d'âge, de catégorie socioprofessionnelle, de catégorie d'agglomération et de région de résidence. Le sondage a été réalisé par OpinionWay entre le 7 et le 10 juin 2018 et est consultable en intégralité sur www.leparisien.fr/week-end



« J'ai compris que c'est nul d'être un mec. On peut passer à autre chose ? »

Benoît, 40 ans, consultant à Paris et père de famille

subies. Des messages rassemblés sous la bannière #MeToo (« moi aussi ») et #BalanceTonPorc, en France. Des blagues lourdes aux viols, des mains qui traînent aux remarques déplacées, tout est étalé sur la place publique. Les vannes sont ouvertes et la vague éclabousse des personnalités connues en France : l'islamologue Tariq Ramadan, le juré de « La France a un incroyable talent » Gilbert Rozon, le ministre de l'Écologie Nicolas Hulot et, dernièrement, le député du Rassemblement national (ex-FN) du Gard, Gilbert Collard. Le présentateur Tex a été, lui, remercié en décembre 2017 par France Télévisions après une blague misogyne.

Quand #BalanceTonPorc s'invite au gouvernement

Mis en cause par une centaine de femmes, Harvey Weinstein a pour l'instant été inculpé pour un viol en 2013 et une agression sexuelle en 2004. Son nom aurait pu demeurer cantonné aux pages faits divers. Mais cette affaire a imposé partout la question des relations hommes-femmes. Depuis huit mois, elle revient en boucle dans la bouche des politiques, du président Macron, qui en a fait une grande cause de son quinquennat, aux interventions répétées, par exemple, sur le harcèlement de rue de la secrétaire d'État chargée de l'Égalité entre les femmes et les hommes, Marlène Schiappa. Les médias ont surenchéri.



L'Obs a relayé les déclarations chocs de la féministe Caroline de Haas, « Un homme sur deux ou trois est un agresseur », tandis que le journal *Le Monde* a publié une tribune signée par 100 femmes, et portée par l'actrice Catherine Deneuve, qui défend une « liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle ».

Qu'en est-il du monde du travail, lieu d'échanges par excellence ? Une personne sur quatre est déjà tombée amoureuse en entreprise selon une étude OpinionWay de 2015. Une sur six (16 %) a déjà échangé des SMS coquins avec un ou une camarade de boulot, selon une enquête Yougov de 2017. Mais le bureau peut devenir un enfer. Une femme sur cinq a déjà été confrontée à une situation de harcèlement sexuel au cours de sa vie professionnelle, d'après une étude de 2014. « Il existe dans le monde du travail un continuum de la violence, depuis les blagues lourdes quotidiennes qui empêchent des femmes cadres de mener à bien des réunions, jusqu'au viol », décrit Nathalie Lapeyre, sociologue et codirectrice du groupement de recherche Mage (Marché du travail et genre). Le monde du travail reste un lieu de sexisme ordinaire quand les salariées se font interpellées par des « Cocotte » ou « Ma jolie » ou sont interrompues systématiquement en réunion. Une manière insidieuse de les



« On revient de loin. Il y avait une impunité assez générale de ces comportements »

Nathalie Lapeyre, sociologue

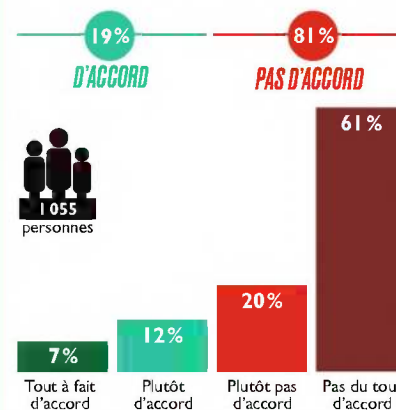
censurer, que les Anglo-Saxons ont baptisée « *manterrupting* », contraction des mots « homme » et « interruption ». Malgré les avancées législatives, notamment la reconnaissance des « agissements sexistes » comme des infractions depuis 2015 (lire aussi page 22), 26 % des personnes interrogées dans notre enquête estiment évoluer aujourd'hui dans un environnement sexiste. Alors que 20 % des hommes – et 17 % des femmes – reconnaissent avoir des comportements pouvant être perçus comme sexistes.

Les hommes se posent de plus en plus de questions

Dans le monde du travail, Weinstein et la tempête #MeToo provoquent des effets variés et pas toujours immédiatement perceptibles. Dans notre enquête, trois hommes sur cinq affirment n'avoir rien changé à leurs habitudes. Même quand c'était peut-être nécessaire. « L'affaire Weinstein ? Cela donne juste à mes collègues une raison de plus de rigoler, raconte Sandra, 41 ans, embauchée dans un centre d'appels d'urgence. Je suis entourée de pompiers. C'est beaucoup de bonshommes entre eux, alors les blagues sont crues. Quand on bosse avec des pompiers, on est habituée. » L'opératrice assure ne pas en souffrir. D'un autre côté, 38 % des hommes actifs déclarent avoir changé quelque chose ou, au moins, se poser des questions. Ce pourcentage grimpe à 47 % chez ceux qui occupent un poste de manager. ●●●

ÉVALUATION DE SON PROPRE COMPORTEMENT

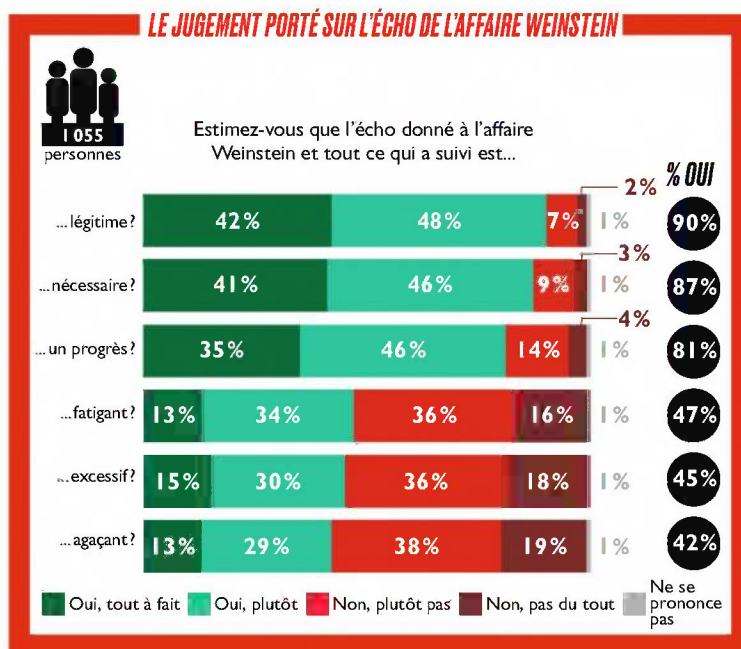
« Certains de mes comportements dans le monde professionnel pourraient être perçus comme sexistes, c'est-à-dire comme des attitudes discriminatoires à l'encontre du sexe opposé, par des personnes que je côtoie (collègues, supérieur hiérarchique, direction, clients, fournisseurs...) »



●● « Avant, la violence contre les femmes était un sujet qui ne passait pas les portes de l'entreprise, de peur d'ouvrir la boîte de Pandore, assure Pascale Pitavy, directrice associée d'Equilibres, un cabinet qui intervient sur ces thématiques. Ce n'est pas juste que les entreprises ne voulaient pas s'en occuper mais elles ne savaient pas le faire. » La sociologue Nathalie Lapeyre approuve : « Le sexisme ordinaire est en train de devenir politiquement incorrect dans certains secteurs. Mais on revient de loin. Il y avait une impunité assez générale de ces comportements. » Ainsi, quelques hommes assurent faire désormais attention à leurs propos (19 % des sondés) ou à leurs attitudes (17 %). Et 22 % des personnes interrogées dans notre étude disent entendre moins de blagues sur les femmes au boulot ou de commentaires sur leurs tenues (20 %). « Certains hommes essaient de se mettre à la place des femmes, de comprendre ce qu'elles ressentent, estime Raphaël Liogier, sociologue, auteur de *Descente au cœur du mâle* (éd. Les liens qui libèrent). Mais la question hommes-femmes est allée tellement loin dans le débat public que cette réaction d'empathie, qui est la plus saine, qui ne remet pas en cause la masculinité et la féminité, est très difficile à envisager pour les hommes. » En clair, les hommes, quand ils changent, ne le font pas toujours de bon gré. Madeleine, 55 ans, conseillère chez Pôle Emploi, évoque un collègue qui offrait régulièrement des pastilles : « Aux femmes, il disait : "Alors ? Tu sucés ?" Le manège durait depuis des années mais, après Weinstein, deux filles ont fait du foin et les managers ont fini par réagir. Il a arrêté. »

Rester entre hommes pour éviter les accusations ?

Parfois l'angoisse de mal faire suffit à provoquer des réactions. « Certains se disent que de nouvelles règles s'appliquent et qu'ils ne les connaissent pas bien, poursuit Raphaël Liogier. Qu'il faut faire attention car ils se sentent dans le collimateur en tant qu'hommes. » Thierry, fonctionnaire, en est persuadé : « J'ai toujours eu un comportement correct. Mais, aujourd'hui, je crains d'être dénoncé pour une blague ou un compliment. On peut se retrouver jeté en pâture sur les réseaux sociaux. » Eric, le banquier de Montpellier : « Depuis #BalanceTonPorc, je me dis qu'une nana peut aller se plaindre et ruiner ma vie. » Quelque 6 % des actifs sondés reconnaissent avoir peur de mal agir et autant disent ne plus comprendre les codes à adopter vis-à-vis des femmes. Aux Etats-Unis, où le recours aux tribunaux est plus fréquent, les hommes n'ont pas attendu #MeToo pour prendre des précautions. Ils évitent de se retrouver seuls avec une femme, dans



un bureau ou un ascenseur. Ce comportement apparaît désormais chez nous. Quelques sondés (7 %) reconnaissent limiter les interactions avec le sexe opposé depuis l'affaire Weinstein. Avec un risque que s'élève une barrière invisible, un revers constaté en Amérique. Les femmes sont mises de côté lors des moments de convivialité entre collègues, voire écartées en cas de recrutement. Rester entre hommes est la façon radicale d'éviter toute accusation de harcèlement. Mais, en France, question de culture, un autre sentiment prédomine : le ras-le-bol. En effet, 53 % des hommes se disent « fatigués » par cette thématique des rapports hommes-femmes, voire « agacés » pour 48 % d'entre eux (et 35 % des femmes !). « La crainte, note le sociologue Raphaël Liogier, c'est de ne plus pouvoir faire de l'humour, être tactile, ou même dire ce qu'on pense. L'entreprise va devenir froide, formelle. »

« Je vois des hommes en résistance sur ces questions. Ils comprennent très bien mais n'ont pas envie d'en entendre parler », regrette Pascale Pitavy du cabinet Equilibres. Ce sentiment a



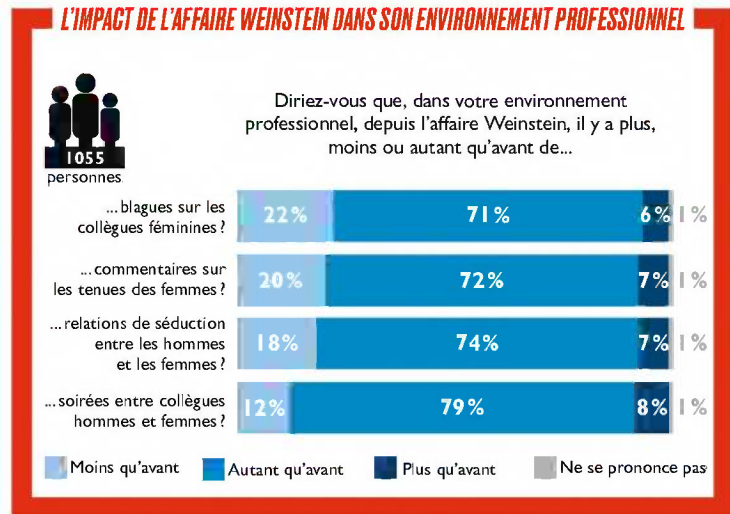
« La réaction d'empathie, qui est la plus saine, est très difficile à envisager pour les hommes »

Raphaël Liogier, sociologue



photo © L. Giraudeau/Leamag

même un nom, apparu dès 2009 aux Etats-Unis, la « *gender fatigue* », une forme d'épuisement mental dû à l'attention constante requise pour s'assurer que la parité est respectée. Sandrine, ingénieure informatique de 34 ans, évolue dans un univers très masculin. Cette exaspération, elle la ressent chez ses collègues : « Sur Weinstein, les réactions ont été : "C'est quoi, cette guerre contre les hommes?" Ou encore : "On ne pourra plus draguer". » Pourtant, ses voisins de bureau auraient des efforts à faire. « Le sexisme au travail est quotidien. On me demande d'apporter le café ou j'ai droit à des : "T'as pas mis de jupe aujourd'hui, c'est dommage". J'essaie de prendre ça avec humour, je leur dis qu'un chaton meurt à chacune de leurs réflexions sexistes ! » Mais ils ne comprennent pas. « Les plus agacés de tous, ajoute le sociologue Raphaël Liogier, ce sont peut-être les gens qui ont une vision machiste du monde. Ils ne harcèlent pas mais estiment qu'il y a une différence fondamentale entre les hommes et les femmes, que ce n'est pas normal qu'elles occupent certains postes. Ils ont en général une vision très traditionnelle de la famille. » Ils gardent souvent leur agacement pour eux : que valent quelques mois de frustration masculine face aux violences faites aux femmes depuis les débuts de l'humanité ? Pas grand-chose pour Sandrine : « Les réactions des hommes sur leurs petites difficultés aujourd'hui, je trouve cela indécent quand je vois ce que les femmes peuvent subir. » Sauf que certains hommes se sentent injustement accusés



des mauvais comportements de leurs congénères. « J'ai toujours fait mon ménage, mon repassage. Je n'ai jamais dérangé une fille que je ne connais pas dans la rue ou dans un bar », rappelle Benoît, « fatigué » de ce climat. « Cela agace, mais toute nouveauté, tout changement agace », estime la sociologue Nathalie Lapeyre. En révélant une domination sous-jacente, une violence envers les femmes jusque-là occultée par les médias et les politiques, l'affaire Weinstein a déclenché une lame de fond qui, parions-le, modifiera durablement les rapports hommes-femmes, dans l'entreprise comme ailleurs. Ou alors, souffle Nathalie Lapeyre, « c'est à désespérer ! »

